

Anthologie Hydro-Poétique

*Poèmes rassemblés par
Vazken Andréassian*



UR Hydrosystèmes et Bioprocédés
Parc de Tourvoie, BP 44, 92163 Antony Cedex
Tel : 01 40 96 62 58, Fax : 01 40 96 61 99
Email: vazken.andreassian@cemagref.fr
Web : <http://www.cemagref.fr/webgr>

Table des matières

1.	L'eau des mythes	4
1.1.	Heinrich HEINE : La Loreley	4
1.2.	Léopold SEDAR SENGHOR (1906-2001) : Congo.....	4
1.3.	Émile VERHAEREN (1855-1916)	5
2.	Les eaux du ciel.....	8
2.1.	Théophile GAUTIER (1811-1872) : Pluie.....	8
2.2.	Émile VERHAEREN (1855-1916): La pluie.....	9
2.3.	Paul VERLAINE (1844-1896) : Il pleure dans mon cœur.....	10
2.4.	Charles BAUDELAIRE (1821-1867) : Spleen	11
3.	Rivières pures.....	12
3.1.	Javier HERAUD (1942-1963) : El Rio	12
4.	L'eau maîtrisée par l'homme	13
4.1.	Pierre CORNEILLE (1606-1684) : <i>Sur le canal du Languedoc</i>	13
4.2.	Jean DE LA FONTAINE (1621-1695) : Relation d'un voyage de Paris en Limousin	13
4.3.	Frédéric MISTRAL (1830 - 1914): Lou Pouèmo dóu Rose (Le Poème du Rhône).....	14
4.4.	Henri SALVADOR (né en) : Les voleurs d'eau	14
4.5.	Erri DE LUCA (né en 1950) : Opera sull'acqua e altre poesie	15
5.	L'eau dans la ville.....	17
5.1.	Jacques PREVERT (1900-1977) : Chanson de l'eau	17
6.	Crues et inondations.....	18
6.1.	Añjela DUVAL (1905-1981) : Doureier (Eaux)	18
6.2.	Louis MACNEICE (1907-1963) River in spate – Fleuve en crue	18
6.3.	Jean DE LA FONTAINE (1621-1695) : Le torrent et la rivière	19
6.4.	Émile ZOLA : Le capitaine Burle.....	20
7.	Soif et sécheresse.....	22
7.1.	Victor HUGO (1802-1885) : La source tombait du rocher.....	22
8.	L'eau coule et le temps passe.....	23
8.1.	Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918) : Le pont Mirabeau.....	23
8.2.	Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918) : Nuit Rhénane.....	23
8.3.	Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918) : Mai.....	24
8.4.	Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918) : Marie.....	24
8.5.	Jacques PREVERT (1900-1977) : Chanson de la Seine.....	25
8.6.	Jacques PREVERT (1900-1977) : La Seine a rencontré Paris.....	26
8.7.	Théophile GAUTIER (1811-1872) : La source.....	26
8.8.	Charles PÉGUY (1873-1914) : Adieu à la Meuse (Jeanne d'Arc)	27

9. Hydrologie	28
9.1. Gustave NADAUD (1820-1893) : Si la Garonne avait voulu	28
9.2. Maurice SCÈVE (1501-1564) : Plutôt seront Rhône et Saône disjoints	29
9.3. Maurice SCÈVE (1501-1564) : Sur la fontaine de Vaucluse.....	29
10. Monographies de fleuves	29
10.1. Etienne de LA BOETIE (1530-1563) : Je voy bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas.....	29
10.2. Émile VERHAEREN (1855-1916) : L'Escaut	30
11. Divers	31
11.1. Charles-Marie LECONTE DE LISLE (1818-1894) : L'Aboma	31
11.2. Marc-Antoine Girard de SAINT-AMANT (1594-1661) : La Rome ridicule..	33
11.3. André CHÉNIER (1762-1794) : A la France	33
12. Chansons	34
12.1. Claude NOUGARO (1929-2004) : C'est une Garonne	34
12.2. Claude NOUGARO (1929-2004) : Une rivière des Corbières	35
12.3. Robert Charlebois (né en 1944) : Saint Laurent	36
12.4. Charles TRENET : Source bleue	37
12.5. Bob DYLAN : Crash On The Levee (Down In The Flood).....	37
12.6. Serge REGGIANI (1922-2004) : Le Zouave du Pont de l'Alma	38

1. L'eau des mythes

1.1. Heinrich HEINE : La Loreley¹

Mon Cœur, pourquoi ces noirs présages?
Je suis triste à mourir.
Une histoire des anciens âges
Hante mon Souvenir.

Déjà l'air fraîchit, le soir tombe,
Sur le Rhin, flot grondant;
Seul, un haut rocher qui surplombe
Brille aux feux du couchant.

Là-haut, des nymphes la plus belle,
Assise, rêve encore;
Sa main, où la bague étincelle,
Peigne ses cheveux d'or.

Le peigne est magique. Elle chante,
Timbre étrange et vainqueur,
Tremblez fuyez! la voix touchante
Ensorcelle le cœur.

Dans sa barque, l'homme qui passe,
Pris d'un soudain transport,
Sans le voir, les yeux dans l'espace,
Vient sur l'écueil de mort.

L'écueil brise, le gouffre enserre,
La nacelle est noyée,
Et voilà le mal que peut faire
Loreley sur son rocher

1.2. Léopold SEDAR SENGHOR (1906-2001) : Congo²

(pour trois kôras et un balafon)

Oho ! Congo oho ! Pour rythmer ton nom grand sur les eaux sur les fleuves sur toute
mémoire
Que j'émeuve la voix des kôras Koyaté ! L'encre du scribe est sans mémoire.

Oho ! Congo couchée dans ton lit de forêts, reine sur l'Afrique domptée
Que les phallus des monts portent haut ton pavillon
Car tu es femme par ma tête par ma langue, car tu es femme par mon ventre
Mère de toutes choses qui ont narines, des crocodiles des hippopotames

¹ Traduit en français par Heinrich Heine lui-même

² Ethiopiques, 1956

Lamantins iguanes poissons oiseaux, mère des crues nourrice des moissons.
Femme grande ! eau tant ouverte à la rame et à l'étrave des pirogues
Ma Saô mon amante aux cuisses furieuses, aux longs bras de nénuphars calmes
Femme précieuse d'ouzougou, corps d'huile imputrescible à la peau de nuit
diamantine.

Toi calme Déesse au sourire étale sur l'élan vertigineux de ton sang
O toi l'Impaludée de ton lignage, délivre-moi de la surrection de mon sang.
Tamtam toi toi tamtam des bonds de la panthère, de la stratégie des fourmis
Des haines visqueuses au jour troisième surgies du potopoto des marais
Hâ ! sur toute chose, du sol spongieux et des chants savonneux de l'Honune-blanc
Mais délivre-moi de la nuit sans joie, et guette le silence des forêts.
Donc que je sois le fût splendide et le bond de vingt-six coudées
Dans l'alizé, sois la fuite de la pirogue sur l'élan lisse de ton ventre.
Clairières de ton sein îles d'amour, coffines d'ambre et de gongo
Tanns d'enfance tanns de joal, et ceux de Dylôr en Septembre
Nuits d'Ermenonville en Automne - il avait fait trop beau trop doux.
Fleurs sereines de tes cheveux, pétales si blancs de ta bouche
Surtout les doux propos à la néoménie, jusque-s à la minuit du sang.
Délivre-moi de la nuit de mon sang, car guette le silence des forêts.

Mon amante à mon flanc, dont l'huile fait docile mes mains mon âme
Ma force s'érige dans l'abandon, mon honneur dans la soumission
Et ma science dans l'instinct de ton rythme. Noue son élan le coryphée
A la proue de son sexe, comme le fier chasseur de lamantins.
Rythmez clochettes rythmez langues rythmez rames la danse du Maître des rames.
Ah ! elle est digne, sa pirogue, des choeurs triomphants de Fadyoutt
Et je clame deux fois deux mains de tam-tams, quarante vierges à chanter ses
gestes.
Rythmez la flèche rutilante, la griffe à midi du Soleil Rythmez, crécelles des cauris,
les bruissements des Grandes Eaux
Et la mort sur la crête de l'exultation, à l'appel irrécusable du gouffre.

Mais la pirogue renaîtra par les nénuphars de l'écume
Surnagera la douceur des bambous au matin transparent du monde.

1.3. Émile VERHAEREN (1855-1916)

Le passeur d'eau, les mains aux rames,
A contre flot, depuis longtemps,
Luttait, un roseau vert entre les dents.

Mais celle hélas! Qui le hélait
Au delà des vagues, là-bas,
Toujours plus loin, par au delà des vagues,
Parmi les brumes reculait.

Les fenêtres, avec leurs yeux,
Et le cadran des tours, sur le rivage
Le regardaient peiner et s'acharner
De tout son corps ployé en deux

Sur les vagues sauvages.

Une rame soudain cassa
Que le courant chassa,
A flots rapides, vers la mer.

Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes et dans le vent, semblait
Tordre plus follement les bras,
Vers celui qui n'approchait pas.

Le passeur d'eau, avec la rame survivante,
Se prit à travailler si fort
Que tout son corps craqua d'efforts
Et que son coeur trembla de fièvre et d'épouvante.

D'un coup brusque, le gouvernail cassa
Et le courant chassa
Ce haillon morne, vers la mer.

Les fenêtres, sur le rivage,
Comme des yeux grands et fiévreux
Et les cadrans des tours, ces veuves
Droites, de mille en mille, au bord des fleuves,
Suivaient, obstinément,
Cet homme fou, en son entêtement
A prolonger son fol voyage.

Celle là-bas qui le hélait,
Dans les brumes, hurlait, hurlait,
La tête effrayamment tendue
Vers l'inconnu de l'étendue.

Le passeur d'eau, comme quelqu'un d'airain,
Planté dans la tempête blême
Avec l'unique rame, entre ses mains,
Battait les flots, mordait les flots quand même.
Ses vieux regards d'illuminé
Fouillaient l'espace halluciné
D'où lui venait toujours la voix
Lamentable, sous les cieux froids.

La rame dernière cassa,
Que le courant chassa
Comme une paille, vers la mer.

Le passeur d'eau, les bras tombants,
S'affaissa morne sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts,
Un choc heurta sa barque à la dérive,
Il regarda, derrière lui, la rive :
Il n'avait pas quitté le bord.

Les fenêtres et les cadrans,
Avec des yeux fixes et grands
Constatèrent la fin de son ardeur ;
Mais le tenace et vieux passeur
Garda quand même encore, pour Dieu sait quand,
Le roseau vert entre ses dents.

2. Les eaux du ciel

2.1. Théophile GAUTIER (1811-1872) : Pluie³

Ce nuage est bien noir : - sur le ciel il se roule,
Comme sur les galets de la côte une houle.
L'ouragan l'éperonne, il s'avance à grands pas.
- A le voir ainsi fait, on dirait, n'est-ce pas ?
Un beau cheval arabe, à la crinière brune,
Qui court et fait voler les sables de la dune.
Je crois qu'il va pleuvoir : - la bise ouvre ses flancs,
Et par la déchirure il sort des éclairs blancs.
Rentrons. - Au bord des toits la frêle girouette
D'une minute à l'autre en grinçant pirouette,
Le martinet, sentant l'orage, près du sol
Afin de l'éviter rabat son léger vol ;
- Des arbres du jardin les cimes tremblent toutes.
La pluie ! - Oh ! voyez donc comme les larges gouttes
Glissent de feuille en feuille et passent à travers
La tonnelle fleurie et les frais arceaux verts !
Des marches du perron en longues cascadelles,
Voyez comme l'eau tombe, et de blanches dentelles
Borde les frontons gris ! - Dans les chemins sablés,
Les ruisseaux en torrents subitement gonflés
Avec leurs flots boueux mêlés de coquillages
Entraînent sans pitié les fleurs et les feuillages ;
Tout est perdu : - Jasmins aux pétales nacrés,
Belles-de-nuit fuyant l'astre aux rayons dorés,
Volubilis chargés de cloches et de vrilles,
Roses de tous pays et de toutes famines,
Douce fillette de Juin, frais et riant trésor !
La mouche que l'orage arrête en son essor,
Le faucheur aux longs pieds et la fourmi se noient
Dans cet autre océan dont les vagues tournoient.
- Que faire de soi-même et du temps, quand il pleut
Comme pour un nouveau déluge, et qu'on ne peut
Aller voir ses amis et qu'il faut qu'on demeure ?
Les uns prennent un livre en main afin que l'heure
Hâte son pas boiteux, et dans l'éternité
Plonge sans peser trop sur leur oisiveté ;
Les autres gravement font de la politique,
Sur l'ouvrage du jour exercent leur critique ;
Ceux-ci causent entre eux de chiens et de chevaux,
De femmes à la mode et d'opéras nouveaux ;
Ceux-là du coin de l'oeil se mirent dans la glace,
Débitent des fadeurs, des bons mots à la glace,
Ou, du binocle armés, regardent un tableau.
- Moi, j'écoute le son de l'eau tombant dans l'eau

³ Recueil : Premières poésies

2.2. Émile VERHAEREN (1855-1916): La pluie⁴

Longue comme des fils sans fin, la longue pluie
Interminablement, à travers le jour gris,
Ligne les carreaux verts avec ses longs fils gris,
Infiniment, la pluie,
La longue pluie,
La pluie.

Elle s'effile ainsi, depuis hier soir,
Des haillons mous qui pendent,
Au ciel maussade et noir.
Elle s'étire, patiente et lente,
Sur les chemins, depuis hier soir,
Sur les chemins et les venelles,
Continuelle.

Au long des lieues,
Qui vont des champs vers les banlieues,
Par les routes interminablement courbées,
Passent, peinant, suant, fumant,
En un profil d'enterrement,
Les attelages, bâches bombées ;
Dans les ornières régulières
Parallèles si longuement
Qu'elles semblent, la nuit, se joindre au firmament,
L'eau dégoutte, pendant des heures ;
Et les arbres pleurent et les demeures,
Mouillés qu'ils sont de longue pluie,
Tenacement, indéfinie.

Les rivières, à travers leurs digues pourries,
Se dégonflent sur les prairies,
Où flotte au loin du foin noyé ;
Le vent gifle aulnes et noyers ;
Sinistrement, dans l'eau jusqu'à mi-corps,
De grands boeufs noirs beuglent vers les cieus tors ;

Le soir approche, avec ses ombres,
Dont les plaines et les taillis s'encombrent,
Et c'est toujours la pluie
La longue pluie
Fine et dense, comme la suie.

La longue pluie,
La pluie - et ses fils identiques
Et ses ongles systématiques
Tissent le vêtement,

⁴ Recueil : Les villages illusoires

Maille à maille, de dénûment,
Pour les maisons et les enclos
Des villages gris et vieillots :
Linges et chapelets de loques
Qui s'effiloquent,
Au long de bâtons droits ;
Bleus colombiers collés au toit ;
Carreaux, avec, sur leur vitre sinistre,
Un emplâtre de papier bistre ;
Logis dont les gouttières régulières
Forment des croix sur des pignons de pierre ;
Moulins plantés uniformes et mornes,
Sur leur butte, comme des cornes

Clochers et chapelles voisines,
La pluie,
La longue pluie,
Pendant l'hiver, les assassine.

La pluie,
La longue pluie, avec ses longs fils gris.
Avec ses cheveux d'eau, avec ses rides,
La longue pluie
Des vieux pays,
Eternelle et torpide !

2.3. Paul VERLAINE (1844-1896) : Il pleure dans mon cœur⁵

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écoeure.
Quoi ! nulle trahison ?...
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !

⁵ Recueil : Romances sans paroles

2.4. Charles BAUDELAIRE (1821-1867) : Spleen

Pluviôse, irrité contre la ville entière,
De son urne à grands flots verse un froid ténébreux
Aux pâles habitants du voisin cimetière
Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.

Mon chat sur le carreau cherchant une litière
Agite sans repos son corps maigre et galeux ;
L'âme d'un vieux poète erre dans la gouttière
Avec la triste voix d'un fantôme frileux.

Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée
Accompagne en fausset la pendule enrhumée,
Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,

Héritage fatal d'une vieille hydropique,
Le beau valet de cœur et la dame de pique
Causent sinistrement de leurs amours défunts.

3. Rivières pures

3.1. Javier HERAUD (1942-1963) : El Rio⁶

1

<p><i>Yo soy un río voy bajando por las piedras anchas, voy bajando por las rocas duras, por el sendero dibujado por el viento. Hay árboles a mi alrededor sombreados por la lluvia. Yo soy un río, bajo cada vez más furiosamente, más violentamente bajo cada vez que un puente me refleja en sus arcos</i></p>	<p>Je suis un fleuve je coule sur les larges pierres, je coule sur les roches dures, suivant le sentier dessiné par le vent. Il y a des arbres aux alentours assombrés par la pluie. Je suis un fleuve, je coule à chaque fois plus furieusement, plus violemment je coule à chaque fois qu'un pont me reflète dans ses arches</p>
---	--

8

<p><i>Yo soy el río anochecido. Yo bajo por las hondas quebradas, por los ignotos pueblos olvidados, por las ciudades atestadas de público en las vitrinas. Yo soy el río, ya voy por las praderas, hay árboles a mi alrededor cubiertos de palomas, los árboles cantan con el río, los árboles cantan con mi corazón de pájaro, los ríos cantan con mis brazos.</i></p>	<p>Je suis le fleuve nocturne. Je traverse les torrents profonds, les villages inconnus oubliés, les villes remplies de gens devant les vitrines. Je suis le fleuve, je traverse les prés, il y a des arbres aux alentours couverts de colombes, les arbres chantent avec le fleuve, les arbres chantent avec mon cœur d'oiseau, les fleuves chantent avec mes bras.</p>
--	--

⁶ Extraits de " El Rio " - Traduction : Tristan Alleman, avec l'aide de Marc Menu et Georges Lebouc

4. L'eau maîtrisée par l'homme

4.1. Pierre CORNEILLE (1606-1684) : *Sur le canal du Languedoc*

*Pour la jonction des deux mers,
Imitation d'une pièce latine
De Parisot, avocat de Toulouse.*

Le Garonne et l'Atax de leurs grottes profondes
Soupiraient de tous temps pour voir unir leurs ondes,
Et faire ainsi couler par un heureux penchant
Les trésors de l'aurore aux rives du couchant;
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,
La nature, attachée à ses lois éternelles,
Pour obstacle invincible opposait fièrement
Des monts et des rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand roi parle et ces rochers se fendent,
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent,
Tout cède, et l'eau qui suit les passages ouverts
Le fait voir tout puissant sur la terre et les mers.

4.2. Jean DE LA FONTAINE (1621-1695) : *Relation d'un voyage de Paris en Limousin*

Arrosant un pays favorisé des cieux
Douce, quand il lui plaît, quand il lui plaît, si fière
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux
Elle ravagerait mille moissons fertiles
Engloutirait des bourgs, ferait flotter des villes,
Détruirait tout en une nuit : Il ne faudrait qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année
Si le long de ses bords n'était une levée
Qu'on entretient soigneusement
Dès lorsqu'un endroit se dément,
On le rétablit tout à l'heure,
La moindre brèche n'y demeure,
Sans qu'on n'y touche incessamment,
Et pour cet entretènement,
Unique obstacle à tels ravages,
Chacun a son département,
Communautés, bourgs et villages.
Vous croyez bien qu'étant sur ses rivages,
Nos gens et moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue :
J'y rencontrai de si charmants appas
Que j'en ai l'âme encore tout émue.
Coteaux riants y sont des deux côtés ;

Coteaux non pas si voisins de la nue
Qu'en Limousin, mais coteaux enchantés,
Belles maisons, beaux parcs et bien plantés,
Prés verdoyants dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversité,
Qu'on croit d'abord être dans un autre monde.
Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute
On la voit rarement s'écarter de sa route ;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré :
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré,
C'est la fille d'Amphitrite,
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire et les bords
Sont dignes de ces provinces
Qu'entre tous leurs plus grands trésors
Ont toujours placé nos princes.
Elle répand son cristal
Avec magnificence ;
Et le jardin de la France
Méritait un tel canal.

4.3. Frédéric MISTRAL (1830 - 1914): Lou Pouèmo dóu Rose (Le Poème du Rhône)

<p><i>Sant Micoulau, patroun de la marino, A ains Coundriéu soun autar, sa capello. En capo d'or e mitro fourcarudo Lou benurous, em'uno tino contro Que ié vesès testeja li tres móussi Escapoula de l'orro saladuro, Estend sa man sus tout ço que navego. Tóuti lis an, aqui ié fan sa fèsto; E li marin, sus lis espalo, digne, En proucessioun ié porton uno barco; E quand au Rose un negadis brassejo: « Au grand sant Micoulau, ié cridon tóuti, Arrecoumando-te, mai nado ferme! »</i></p>	<p>Saint Nicolas, patron de la marine, a dans Condrieu son autel, sa chapelle. En chape d'or et en mitre fourchue le bienheureux, ayant près de lui la cuve d'où l'on voit émerger les têtes des trois mousses échappés sains et saufs de l'horrible saumure, étend sa main sur tout ce qui navigue. Là, tous les ans on célèbre sa fête; et les marins, sur les épaules, dignes, en procession y portent une barque; et lorsque au Rhône un noyé se débat: « Au grand Saint Nicolas, tout le monde lui crie, recommande-toi bien; mais nage ferme! »</p>
---	---

4.4. Henri SALVADOR (né en) : Les voleurs d'eau⁷

Ils détournent la rivière, là haut, là haut
Ils se moquent de nos misères, là haut, là haut
Si la soif nous affaiblie
Et si nos sources sont taries
Tout l'eau, trop d'eau
Vont périr l'un après l'autre, là haut, là haut
Il faut sortir nos fusils, là haut, là haut
Il faut lutter pour nos vies

⁷ Paroles: Bernard Michel, musique: Henri Salvador d'après un thème du folklore, 1989

Mais d'abord il nous faut parler
A ces gringos
Tantôt
Nos terres sont les plus fertiles
C'est l'eau, c'est l'eau
Et nous vivions si tranquilles
De nos travaux
Quand nous montions dans nos barques
Lorsque nous pêchions dans le lac
Heureux, heureux
Ils veulent construire un barrage
Là haut, là haut
C'est la vallée qu'ils saccagent
Là haut, là haut
Ils inonderont nos villages
Et nous mettrons dans des cages
Là haut comme des corbeaux
Nous devons les empêcher
Là haut, là haut
De détruire nos foyers
Si beaux, si beaux
Tous les hommes vont s'armer
Toutes les femmes vont les aider
Il faut de l'eau
Il faut de l'eau
Il faut de l'eau
De l'eau

Ils nous montrent des contrats
C'est tout, c'est tout
Qui leur donnent tous les droits
Sur nous, sur nous
Ils veulent nous rayer du temps
Et puis du monde des vivants
Pour de l'argent, l'argent
Que ferions-nous dans leur ville
Tombeau, tombeau
Comme des tigres qu'on exile
Au zoo, au zoo
C'est pourquoi jusqu'au dernier
Nous lutterons pour exister
Pour l'eau, pour l'eau, pour l'eau, pour l'eau...
De l'eau, de l'eau, de l'eau...

4.5. Erri DE LUCA (né en 1950) : Opera sull'acqua e altre poesie

Erri de Luca, Oeuvre sur l'eau, traduit de l'italien par Danièle Valin, Seghers 2002, p.42

*Non giocare con l'acqua,
non chiuderla, frenarla, è lei che scherza
dentro grondaie, turbine, ponti, risaie, mulini e
vasche di saline.
E alleata col cielo e il sottosuolo,
ha catapulte, macchine d'assedio, ha la pazienza
e il tempo :
passerai pure tu, specie di viceré del mondo,
bipede senza ali, spaventato a morte dalla morte
fino a metterle fretta*

Ne joue pas avec l'eau,
ne l'enferme pas, ne la freine pas, c'est elle qui
joue
dans les gouttières, turbines, ponts, rizières,
moulins et bassins de salines.
C'est l'alliée du ciel et du sous-sol,
elle a des catapultes, des machines d'assaut, elle
a la patience et le temps :
tu passeras toi aussi, espèce de vice-roi du
monde,
bipède sans ailes, épouvanté à mort par la mort
Jusqu'à la hâter

5. L'eau dans la ville

5.1. Jacques PREVERT (1900-1977) : Chanson de l'eau⁸

Furtive comme un petit rat
Un petit rat d'Aubervilliers
Comme la misère qui court sur les rues
Les petites rues d'Aubervilliers
L'eau courante court sur le pavé
Sur le pavé d'Aubervilliers
Elle se dépêche
Elle est pressée
On dirait qu'elle veut échapper
Echapper à Aubervilliers
Pour s'en aller dans la campagne
Dans les prés et dans la forêt
Et raconter à ses compagnes
Les rivières les bois et les prés
Les simples rêves des ouvriers
Des ouvriers d'Aubervilliers

⁸ Recueil : Spectacles, Le Point du Jour, N. R. F.

6. Crues et inondations

6.1. Añjela DUVAL (1905-1981) : Doureier (Eaux)

<p><i>Glav war Vreizh. Glav. Noz deiz, hep arsav. Hep tav Beuzet an douar. An here en arvar. Toufleziou aet da boullou Hentoù don da ganolioù Ar wazhig da froud. Boud er saonenn Fromus an daolenn ! Savet en e wele meur Al Leger du A led a bep tu E zourioù koeñvet Melenet Gant pri ar porzhioù lous ; Dour melen-rous. Herr war ar stêr. Ar skluz a froum. Fru ha spoum A sav en aer. Ar prad zo ul lenn. Ar vilin un enezenn. Gwern ar ribloù distroadet, Stouet : Gwernioù bagoù stradet. . . War ar Pont Kozh roman E beder bolzmein Bepred divrall (Labour gwechall !) Daou den a ziviz dinec'h : —Dont 'ray emezo an eoged war grec'h Pesketaerien Laouen.</i></p>	<p><i>Pluie sur la Bretagne. Pluie. Nuit et jour, sans sursis. Sans répit La terre est noyée. Les semailles menacées. Les fossés sont changés en étangs Les chemins creux en canaux Le ruisseau en cascade. Murmure dans la vallée Tableau saisissant ! Sorti de son large lit Le Léguer noir Répand de tous côtés Ses eaux gonflées Jaunies Par l'argile des ports sales ; Eau jaune-rousse. Mouvement sur le fleuve. L'écluse tremble. Embruns et écume S'élèvent dans les airs. Le pré est un lac. Le moulin une île. Les aulnes du rivage, déracinés, Abattus : Des mâts de bateaux naufragés. . . Sur le Vieux Pont romain Aux quatres piles de pierre Inébranlables (Du travail d'autrefois !) Deux hommes discutent sans souci : —Le saumon, disent-ils, remontera jusqu'ici Des pêcheurs Heureux.</i></p>
---	---

6.2. Louis MACNEICE (1907-1963) River in spate – Fleuve en crue

<p><i>The river falls and over the walls the coffins of cold funerals Slide deep and sleep there in the close tomb of the pool, And yellow waters lave the grave and pebbles pave its mortuary And the river horses vault and plunge with their assault and battery, And helter-skelter the coffins come and the drums beat and the waters flow, And the panther horses lift their hooves and paw and shift and draw the bier, The corpses blink in the rush of the river, and out of the water their chins they tip And quaff the gush and lip the draught and crook their heads and crow, Drowned and drunk with the cataract that carries them and buries them And silts them over and covers them and lirts and chuckles over their bones; The organ-tones that the winds raise will never pierce the water ways, So all they will hear is the fall of hooves and the distant shake of harness, And the beat of the bells on the horses' heads and the undertaker's laughter, And the murmur that will lose its strength and blur at length to quietness, And afterwards the minute heard descending, never ending heard, And then the minute after and the minute after the minute after.</i></p>	<p>La rivière tombe et sur les murs les cercueils de froides funérailles Glissent lourdement et reposent là dans la tombe du bassin, Et des eaux jaunes lavent la tombe et des galets pavent la morgue Et les chevaux-rivières se cabrent et plongent avec coups et blessures, Et pêle-mêle les cercueils circulent et les tambours battent et les eaux s'écoulent, Et les chevaux-panthères lèvent leurs sabots et grattent et poussent et tirent la bière, Les cadavres clignent des yeux sous la ruée des eaux et pointent leurs mentons hors de l'eau Et avalent la gorgée et engorgent le trait et recourbent leurs têtes et crient cocorico, Noyés et ivres de la cataracte qui les emporte et les enterre Et les envase et les recouvre et fredonne et rit sous cape par-dessus leurs os, Les sons d'orgue que soulève le vent ne percent jamais les voies d'eau, Si bien que tout ce qu'ils entendent est la chute des sabots et le harnais secoué au loin, Et le battement des cloches sur les têtes des chevaux et le rire du croque-mort, Et le murmure qui perdra sa force et deviendra enfin silence, Et la minute après cela que l'on entend décroître, à n'en plus finir, Puis la minute suivante et celle qui suit la minute d'après.</p>
--	---

6.3. Jean DE LA FONTAINE (1621-1695) : Le torrent et la rivière

Avec grand bruit et grand fracas
Un Torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;
Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante :
Un seul vit des voleurs, et se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace, et bruit, sans profondeur ;
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une Rivière dont le cours
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile,
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre, et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire:
Tous deux au Styx allèrent boire ;
Tous deux, à nager malheureux,

Allèrent traverser au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux:
Il n'en est pas ainsi des autres.

6.4. Émile ZOLA : Le capitaine Burle

Nous finissions de dîner, bavardant gaîment, lorsqu'un cri retentit : " La Garonne ! "

En deux sauts, nous étions dans la cour. Sur le chemin, nous vîmes fuir deux hommes et trois femmes, qui criaient, affolés, galopant à toutes jambes, le visage terrifié, comme si une bande de loups les eût poursuivis.

" Qu'ont-ils donc...? "

Je parlais encore lorsqu'une exclamation nous échappa.

Derrière les fuyards, entre les troncs des peupliers, nous venions de voir apparaître comme une meute de bêtes grises qui se ruaient. De toutes parts, elles pointaient à la fois, des vagues poussant des vagues.

" Vite ! vite ! criai-je. Il faut rentrer... La maison est solide. Nous ne craignons rien. "

Par prudence, nous nous réfugiâmes tout de suite au premier étage. L'eau envahissait la cour, doucement, avec un petit bruit. Nous n'étions pas très effrayés. Mais bientôt l'eau atteignit un mètre. Je la voyais monter avec une rapidité effrayante. Dans nos étables, les bêtes ruaient. Il y eut tout à coup des bêlements, des beuglements de troupeaux affolés. Puis un craquement terrible ; les animaux furieux venaient d'enfoncer les portes des étables. Ils passèrent dans les flots jaunes emportés par le courant. Les moutons étaient charriés comme des feuilles mortes tournoyant au milieu des remous. Les vaches et les chevaux luttaient, marchaient, puis perdaient pied.

L'eau s'élevait toujours ; il fallut monter sur le toit. C'est là que tout le monde se réfugia. Appuyé contre la lucarne, j'interrogeais les quatre points de l'horizon.

" Des secours ne peuvent manquer d'arriver, disais-je. Tenez ! là-bas, n'est-ce pas une lanterne sur l'eau ? " Mais personne ne me répondait. Le flot n'était plus qu'à un mètre du toit. En moins d'une heure l'eau perdit sa tranquillité de nappe dormante ; elle devint menaçante, se ruant sur la maison, charriant des épaves, tonneaux défoncés, pièces de bois.

Maintenant l'eau atteignait les tuiles ; le toit n'était plus qu'une île étroite émergeant de la nappe immense. Alors commença l'assaut. Jusque là, le courant avait suivi la rue ; mais les décombres qui la barraient le détournèrent sur nous. Dès qu'une épave, une poutre, passait à proximité, il la prenait, la balançait, puis la précipitait contre la maison, comme un bélier. Bientôt, dix, douze poutres nous attaquèrent ainsi à la fois, de tous les côtés. Par moment, à certains chocs plus durs, nous pensions que c'était fini, que les murailles s'ouvraient et nous livraient à la rivière. Le

village détruit ne montrait plus autour de nous que quelques pans de murailles. Au loin ronflait la coulée énorme des eaux.

Un instant, nous crûmes surprendre, à gauche, un bruit de rames. Ah ! quelle musique d'espoir, et comme nous nous dressâmes pour interroger l'espace ! nous retenions notre haleine. Et nous n'apercevions rien. Des épaves nous causèrent de fausses joies ; nous agitions nos mouchoirs jusqu'à ce que, notre erreur reconnue, nous retombions dans l'anxiété de ce bruit, sans que nous puissions découvrir d'où il venait. - Ah ! je la vois, cria Gaspard, brusquement. Tenez ! là-bas ! Une grande barque ! " Et il nous désignait, le bras tendu, un point éloigné. Moi, je ne voyais rien ; Pierre non plus ; mais Gaspard s'entêtait. C'était bien une barque. Les coups de rames nous arrivaient plus distincts. Alors, nous finîmes aussi par l'apercevoir... C'était le salut,

7. Soif et sécheresse

7.1. Victor HUGO (1802-1885) : La source tombait du rocher⁹

La source tombait du rocher
Goutte à goutte à la mer affreuse.
L'océan, fatal au nocher,
Lui dit : - Que me veux-tu, pleureuse ?

Je suis la tempête et l'effroi ;
Je finis où le ciel commence.
Est-ce que j'ai besoin de toi,
Petite, moi qui suis l'immense ? -

La source dit au gouffre amer :
- je te donne, sans bruit ni gloire,
Ce qui te manque, ô vaste mer !
Une goutte d'eau qu'on peut boire.

⁹ Recueil : Les contemplations

8. L'eau coule et le temps passe

8.1. Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918) : Le pont Mirabeau¹⁰

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souviene
La joie venait toujours après la peine.

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

8.2. Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918) : Nuit Rhénane¹¹

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme
Ecoutez la chanson lente d'un batelier
Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes
Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant une ronde
Que je n'entende plus le chant du batelier
Et mettez près de moi toutes les filles blondes
Au regard immobile aux nattes repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent

¹⁰ Recueil : Alcools

¹¹ Recueil : Alcools

Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter
La voix chante toujours à en râle-mourir
Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire.

8.3. Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918) : Mai¹²

Le mai le joli mai en barque sur le Rhin
Des dames regardaient du haut de la montagne
Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne
Qui donc a fait pleurer les saules riverains

Or des vergers fleuris se figeaient en arrière
Les pétales tombés des cerisiers de mai
Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée
Les pétales flétris sont comme ses paupières

Sur le chemin du bord du fleuve lentement
Un ours un singe un chien menés par des tziganes
Suivaient une roulotte traînée par un âne
Tandis que s'éloignait dans les vignes rhénanes
Sur un fifre lointain un air de régiment

Le mai le joli mai a paré les ruines
De lierre de vigne vierge et de rosiers
Le vent du Rhin secoue sur le bord les osiers
Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes

8.4. Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918) : Marie¹³

Vous y dansiez petite fille
Y danserez-vous mère-grand
C'est la maclotte qui sautille
Toutes les cloches sonneront
Quand donc reviendrez-vous Marie

Les masques sont silencieux
Et la musique est si lointaine
Qu'elle semble venir des cieux
Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine
Et mon mal est délicieux

Les brebis s'en vont dans la neige
Flocons de laine et ceux d'argent
Des soldats passent et que n'ai-je
Un cœur à moi ce cœur changeant

¹² Recueil : Alcools

¹³ Recueil : Alcools

Changeant et puis encor que sais-je

Sais-je où s'en iront tes cheveux
Crépus comme mer qui moutonne
Sais-je où s'en iront tes cheveux
Et tes mains feuilles de l'automne
Que jonchent aussi nos aveux

Je passais au bord de la Seine
Un livre ancien sous le bras
Le fleuve est pareil à ma peine
Il s'écoule et ne tarit pas
Quand donc finira la semaine

8.5. Jacques PREVERT (1900-1977) : Chanson de la Seine¹⁴

La Seine a de la chance
Elle n'a pas de soucis
Elle se la coule douce
Le jour comme la nuit
Et elle sort de sa source
Tout doucement sans bruit
Et sans se faire de mousse
Sans sortir de son lit
Elle s'en va vers la mer
En passant par Paris

La Seine a de la chance
Elle n'a pas de soucis
Et quand elle se promène
Tout le long de ses quais
Avec sa belle robe verte
Et ses lumières dorées
Notre-Dame jalouse
Immobile et sévère
Du haut de toutes ses pierres
La regarde de travers

Mais la Seine s'en balance
Elle n'a pas de soucis
Elle se la coule douce
Le jour comme la nuit
Et s'en va vers le Havre
Et s'en va vers la mer
En passant comme un rêve
Au milieu des mystères
Des misères de Paris

¹⁴ Recueil : Spectacles, Le Point du Jour, N. R. F.

8.6. Jacques PREVERT (1900-1977) : La Seine a rencontré Paris

Qui est là
toujours là dans la ville
et qui pourtant sans cesse arrive
et qui pourtant sans cesse s'en va
C'est un fleuve répond un enfant
un devineur de devinettes.
Et puis l'œil brillant il ajoute
et le fleuve s'appelle la Seine
quand la ville s'appelle Paris
et la Seine c'est comme une personne
des fois elle court elle va très vite
elle presse le pas quand tombe le soir
des fois au printemps elle s'arrête et
vous regarde comme un miroir.
Et elle pleure si vous pleurez
ou sourit pour vous consoler
et toujours elle éclate de rire quand
arrive le soleil d'été...

8.7. Théophile GAUTIER (1811-1872) : La source

Tout près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin ;
Allègrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : Oh ! quelle joie !
Sous la terre il faisait si noir !
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent : Ne m'oubliez pas !
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats :

A ma coupe l'oiseau s'abreuve ;
Qui sait ? - Après quelques détours
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours.

Je broderai de mon écume
Ponts de pierre, quais de granit,
Emportant le steamer qui fume
À l'Océan où tout finit.

Ainsi la jeune source jase,
Formant cent projets d'avenir ;

Comme l'eau qui bout dans un vase,
Son flot ne peut se contenir ;

Mais le berceau touche à la tombe ;
Le géant futur meurt petit ;
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit !

8.8. Charles PÉGUY (1873-1914) : Adieu à la Meuse (Jeanne d'Arc)

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,
Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas.
Meuse, adieu: j'ai déjà commencé ma partance
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.
Voici que je m'en vais en des pays nouveaux:
Je ferai la bataille et passerai les fleuves;
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves.

Et pendant ce temps-là, Meuse ignorante et douce,
Tu couleras toujours, passante accoutumée,
Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse,

Ô Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée;
Où tu coulais hier, tu couleras demain.
Tu ne sauras jamais la bergère en allée,
Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main
Des canaux dans la terre, à jamais écroulés.

La bergère s'en va, délaissant les moutons,
Et la fileuse va, délaissant les fuseaux.
Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,
Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,
Ô Meuse inaltérable et douce à toute enfance,
Ô toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,
Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais,
Ô toi qui ne sais rien de nos mensonges faux,

Ô Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais,

Quand reviendrai-je ici filer encor la laine?
Quand verrai-je tes flots qui passent par chez nous?
Quand nous reverrons-nous? Et nous reverrons-nous?

Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime...

9. Hydrologie

9.1. Gustave NADAUD (1820-1893) : Si la Garonne avait voulu

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Quand elle sortit de sa source,
Diriger autrement sa course,
Et vers le Midi s'épancher,
Qui donc eût pu l'en empêcher ?
Tranchant vallon, plaine et montagne,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle allait arroser l'Espagne.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Pousser au Nord sa marche errante,
Elle aurait coupé la Charente,
Coupé la Loire aux bords fleuris,
Coupé la Seine dans Paris,
Et moitié verte, moitié blanche,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle se jetait dans la Manche.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait pu boire la Saône,
Boire le Rhin après le Rhône,
De là, se dirigeant vers l'Est,
Absorber le Danube à Pesth,
Et puis, ivre à force de boire,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait grossi la mer Noire.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait pu dans sa furie,
Pénétrer jusqu'en Sibérie,
Passer l'Oural et le Volga,
Traverser tout le Kamtchatka,
Et, d'Atlas déchargeant l'épaule,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait dégelé le pôle.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !

Humilier les autres fleuves.
Seulement, pour faire ses preuves,
Elle arrondit son petit lot :
Ayant pris le Tarn et le Lot,
Elle confisqua la Dordogne.
La Garonne n'a pas voulu,
Lanturlu !
Quitter le pays de Gascogne.

9.2. Maurice SCÈVE (1501-1564) : Plutôt seront Rhône et Saône disjoints

Plutôt seront Rhône et Saône disjoints,
Que d'avec toi mon coeur se désassemble :
Plutôt seront l'un et l'autre mont joints,
Qu'avecques nous aucun discord s'assemble :
Plutôt verrons et toi et moi ensemble
Le Rhône aller contremont lentement,
Saône monter très violement,
Que ce mien feu, tant soit peu, diminue,
Ni que ma foi décroisse aucunement.
Car ferme amour sans eux est plus que nue.

9.3. Maurice SCÈVE (1501-1564) : Sur la fontaine de Vaucluse

(près laquelle, jadis, habita Pétrarque)

Quiconques voit de la Sorgue profonde
L'étrange lieu, et plus étrange source,
La dit soudain grand merveille du monde,
Tant pour ses eaux que pour sa raide course.
Je tiens le lieu fort admirable, pour ce
Qu'on voit tant d'eaux d'un seul pertuis sortir,
Et en longs bras divers se départir ;
Mais encor plus, du gouffre qui bruit là,
Qu'oncques ne peut éteindre et amortir
Le feu d'amours qui Pétrarque brûla.

10. Monographies de fleuves

10.1. Etienne de LA BOETIE (1530-1563) : Je voy bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas

Je voy bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas :
De te monstrier Gasconne, en France, tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte,
Si a il bien esté quelquefois aussi bas.

Voys tu le petit Loir comme il haste le pas ?

Comme desjà parmy les plus grands il se conte ?
Comme il marche hautain d'une course plus prompte
Tout à costé du Mince, et il ne s'en plaint pas ?

Un seul olivier d'Arne, enté au bord de Loire,
Le fait courir plus brave et luy donne sa gloire.
Laisse, laisse moy faire ; et un jour, ma Dourdouigne,

Si je devine bien, on te cognoistra mieux :
Et Garonne, et le Rhone, et ces autres grands Dieux,
En auront quelque enuie, et, possible, vergoigne.

10.2. Émile VERHAEREN (1855-1916) : L'Escaut

Et celui-ci puissant, compact, pâle et vermeil,
Remue, en ses mains d'eau, du gel et du soleil ;
Et celui-là étale, entre ses rives brunes,
Un jardin sombre et clair pour les jeux de la lune ;

Et cet autre se jette à travers le désert,
Pour suspendre ses flots aux lèvres de la mer
Et tel autre, dont les lueurs percent les brumes
Et tout à coup s'allument,
Figure un Wahallah de verre et d'or,

Où des gnomes velus gardent les vieux trésors.
En Touraine, tel fleuve est un manteau de gloire.
Leurs noms ? L'Oural, l'Oder, le Nil, le Rhin, la Loire.
Gestes de Dieux, cris de héros, marche de Rois,
Vous les solennisez du bruit de vos exploits.

Leurs bords sont grands de votre orgueil ; des palais vastes
Y soulèvent jusques aux nuages leur faste.
Tous sont guerriers : des couronnes cruelles
S'y reflètent - tours, burgs, donjons et citadelles -
Dont les grands murs unis sont pareils aux linceuls.

Il n'est qu'un fleuve, un seul,
Qui mêle au déploiement de ses méandres
Mieux que de la grandeur et de la cruauté,
Et celui-là se voue au peuple - et aux cités
Où vit, travaille et se redresse encor, la Flandre !

Tu es doux ou rugueux, paisible ou arrogant,
Escaut des Nords - vagues pâles et verts rivages -
Route du vent et du soleil, cirque sauvage
Où se cabre l'étalon noir des ouragans,
Où l'hiver blanc s'accoude à des glaçons torpides,
Où l'été luit dans l'or des facettes rapides
Que remuaient les bras nerveux de tes courants.

T'ai-je adoré durant ma prime enfance !
Surtout alors qu'on me faisait défense
De manier
Voile ou rames de marinier,
Et de rôder parmi tes barques mal gardées.

Les plus belles idées
Qui réchauffent mon front,
Tu me les as données :
Ce qu'est l'espace immense et l'horizon profond,
Ce qu'est le temps et ses heures bien mesurées,
Au va-et-vient de tes marées,
Je l'ai appris par ta grandeur.

Mes yeux ont pu cueillir les fleurs trémières,
Des plus rouges lumières,
Dans les plaines de ta splendeur.
Tes brouillards roux et farouches furent les tentes
Où s'abrita la douleur haletante
Dont j'ai longtemps, pour ma gloire, souffert ;

Tes flots ont ameuté, de leurs rythmes, mes vers ;
Tu m'as pétri le corps, tu m'as exalté l'âme ;
Tes tempêtes, tes vents, tes courants forts, tes flammes,
Ont traversé comme un crible, ma chair ;
Tu m'as trempé, tel un acier qu'on forge,
Mon être est tien, et quand ma voix
Te nomme, un brusque et violent émoi
M'angoisse et me serre la gorge.

Escaut,
Sauvage et bel Escaut,
Tout l'incendie
De ma jeunesse endurente et brandie,
Tu l'as épanoui :
Aussi,
Le jour que m'abattra le sort,
C'est dans ton sol, c'est sur tes bords,
Qu'on cachera mon corps,
Pour te sentir, même à travers la mort, encor !

11. Divers

11.1. Charles-Marie LECONTE DE LISLE (1818-1894) : L'Aboma

Du pied des sommets bleus, là-bas, dans le ciel clair,
Épandu sur les lacs, les forêts et les plaines,
Le vaste fleuve, enflé de cent rivières pleines,

S'en va vers l'orient du monde et vers la mer.

L'or fluide du jour jaillit en gerbes vives,
Monte, s'épanouit, retombe, et, ruisselant
Comme un rose incendie au fleuve étincelant,
Semble le dilater au-dessus de ses rives.

Sous les palétuviers visqueux, aux longs arceaux,
Dans l'enchevêtrement aigu des herbes grasses,
Tourbillonne l'essaim des moustiques voraces
Et des mouches dont l'aile égratigne les eaux.

L'ara vêtu de pourpre éveille les reptiles,
Crotales et corails, agacés de ses cris,
Et qui bercent le nid grêle des colibris
Par l'ondulation de leurs fuites subtiles.

Au loin, à l'horizon des pacages herbeux,
Où la brume en flocons transparents s'évapore,
Passent, aiguillonnés des flèches de l'aurore,
Des troupeaux d'étalons sauvages et de boeufs.

Ils courent, les uns fiers et joyeux, l'oeil farouche,
Crins hérissés, la queue au vent, et par milliers
Martelant bonds sur bonds les déserts familiers,
Et ceux-ci, mufler en terre et la bave à la bouche.

Les caïmans, le long des berges embusqués,
Guettent, en soulevant du dos la vase noire,
Le jaguar qui descend au fleuve pour y boire
Et qui hume dans l'air leurs effluves musqués.

Mais sur l'îlot moussu que la rosée imbibe,
Par les vagues rumeurs troublé dans son sommeil,
Se déroule, haussant sa spirale au soleil,
Le vieux roi des pythons, l'Aboma caraïbe.

La mâle torsion de ses muscles d'acier
Soutient le col superbe et la tête squameuse ;
Sa queue en longs frissons fouette l'onde écumeuse ;
Il se dresse du haut de son orgueil princier.

Armuré de topaze et casqué d'émeraude,
Comme une idole antique immobile en ses noeuds,
Tel, baigné de lumière, il rêve, dédaigneux
Et splendide, et dardant sa prunelle qui rôde.

Puis, quand l'ardeur céleste enveloppe à la fois
Les nappes d'eau torride et la terre enflammée,
Il plonge, et va chercher sa proie accoutumée,
Le taureau, le jaguar, ou l'homme, au fond des bois.

11.2. Marc-Antoine Girard de SAINT-AMANT (1594-1661) : La Rome ridicule

(Extrait)

Il vous sied bien, Monsieur le Tibre,
De faire ainsi tant de façon,
Vous dans qui le moindre poisson
A peine a le mouvement libre :
Il vous sied bien de vous vanter
D'avoir de quoi le disputer
A tous les fleuves de la terre ;
Vous qui, comblé de trois moulins,
N'oseriez défier en guerre
La rivière des Gobelins.

11.3. André CHÉNIER (1762-1794) : A la France

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs ;
Le Midi de ses feux t'épargne les fureurs ;
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles ;
[...]

Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages,
Rampent aux pieds des murs d'opulentes cités,
Sous les arches de pierre à grand bruit emportés.

Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
Ces ports, où des deux mers l'active bienfaisance
Amène les tributs du rivage lointain
Que visite Phœbus le soir ou le matin ?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassins en bassins ces ondes amassées
Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Téthys ?
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage ?
[...]

12. Chansons

12.1. Claude NOUGARO (1929-2004) : C'est une Garonne

Moi mon océan
C'est une Garonne
Qui s'écoule comme
Un tapis roulant

Moi mon océan
C'est une Garonne
La grande personne
Dont je suis l'enfant

Ma Méditerranée
C'est une Garonne
Née comme trois pommes
Dans les Pyrénées

Un berceau de roc
Pour un filet d'eau
Trois syllabes d'oc
Et vogue le flot

C'est une Garonne
C'est une Garonne

Moi ma mer Egée
C'est ce fleuve lisse
Dont je suis l'Ulysse
Sans exagérer

Le ciel sur son dos
Et la pollution
Allant à Bordeaux
Trouver solution

Moi ma caravelle
C'est sa rive belle
Là où l'hirondelle
Vient pondre son œuf

Ma vague émeraude
C'est une Garonne
Quand elle se fait chaude
Au bras du Pont-Neuf

C'est une Garonne
C'est une Garonne

Et faut pas qu'oublie
Quand elle bouillonne
Comme une amazone
Chevauchant son lit

Mon Old Man River
C'est une Garonne
Quand elle ronronne
Tout près de mon cœur

Ma mer océane
C'est une Garonne
Quand elle résonne
D'un air de tam-tam

C'est une Garonne
C'est une Garonne
C'est une Garonne...

12.2. Claude NOUGARO (1929-2004) : Une rivière des Corbières

On l'appelle le Verdoble
La rivière qui déroule
Ses méandres sur les pierres
La rivière des hautes Corbières

Toi le pêcheur en eau trouble
Elle n'est pas faite pour toi
Le moindre poisson te double
Et te glisse entre les doigts

Mais si tu aimes la chanson
De son hameçon
Elle te servira comme un échanson
Les flots fous, les flots flous
De ses fraîches flammes

Il scintille le Verdoble
Mais le cours de son argent
Ni les dollars, ni les roubles
Ne te le paieront comptant

Pas la peine que tu te mouilles
A percer ses coffres-forts
C'est dans l'œil de ses grenouilles
Que sont ses pépites d'or

Mais tu seras riche à millions de ronds dans l'eau

Il suffit d'un plongeon d'une gente dame
Et si tu bois le bouillon, pars à vau-l'eau
Noyé dans un baiser, ce n'est pas un drame

Ô, ô mon eau, ma belle eau, ma bonne eau
Fais-moi flotter en haut de ta divine ronde
Ô ô ô, ô mon eau, radieuse radio
Passe-moi en canot stéréo sur tes ondes

Dans les gorges du Verdoube
Sur un lit de cailloux blancs
J'ai composé ces vers doubles
Que j'espère ressemblants

Si aux eaux de mon Verdoube
Tu préfères l'océan
C'est facile, tu les oublie
Tu les oublies simplement.

12.3. Robert Charlebois (né en 1944) : Saint Laurent

Paroles: Jean Charlebois. Musique: Robert Charlebois

J'habite un fleuve en Haute-Amérique
Presque océan, presque Atlantique
Un fleuve bleu vert et Saint-Laurent
J'habite un grand boulevard mouvant

Une mer du Nord en cristaux de sel
Agile, fragile, belle et rebelle
Presque océan, presque Atlantique
J'habite un fleuve en Haute-Amérique

Un fleuve tout plein d'animaux brillants
De capelans, de caps diamants
De baleines douces et de poissons-volants
J'habite un estuaire souffrant

Un vieux géant à court d'arguments
Il faut vacciner même les marsouins
Débarbouiller bébé loup-phoque
Des Grands Lacs jusqu'à Tadoussac
Il faut laver l'eau, laver l'eau, laver l'eau

J'habite un fleuve en Haute-Amérique
Presque océan, presque Atlantique
Un fleuve bleu vert et Saint-Laurent
J'habite un grand boulevard mouvant

Une mer du Nord en cristaux de sel
Agile, fragile, belle et rebelle

Presque océan, presque Atlantique
J'habite un fleuve en Haute-Amérique

Un fleuve par devers Charlevoix
Bordé de quais, de fermes d'oncles Joseph
De noms qui chouennent chez les Cajuns
J'habite une suite de caps tourmentés

A la mémoire des marins d'eau salée
Des voitures d'eau qui l'ont défrichée
Ils étaient des centaines puis des milliers
On es des millions amarrés aux marées
Amarrés aux marées
Amarrés aux marées
Amarrés aux marées

J'habite un fleuve en Haute-Amérique

12.4. Charles TRENET : Source bleue

Paroles et Musique: Charles Trenet 1955
© Editions Raoul Breton

Source bleue, où vas-tu dans ta course,
Source bleue ?
Au Bois des Amoureux ?
"Je m'en vais,
Tu verrais si tu me suivais,
Tout au bout de ce vert coteau.

Un détour.
En rivière je me change
Un amour.
J'épouse les contours
D'un grand fleuve
Et la mer me propose, étrange,
Un voyage au ciel
De midi
Pour retomber en pluie."
C'est la ronde
De l'amour par le monde.
Tourne, tourne, goutte d'eau...
Tourne, éternel rondeau...

12.5. Bob DYLAN : Crash On The Levee (Down In The Flood)

Crash on the levee, mama
Water's gonna overflow
Swamp's gonna rise
No boat's gonna row

Now, you can train on down
To Williams Point
You can bust your feet
You can rock this joint

But oh mama, ain't you gonna miss your best friend now ?
You're gonna have to find yourself
Another best friend, somehow.

Now, don't you try an' move me
You're just gonna lose
There's a crash on the levee
And mama, you've been refused
Well, it's sugar for sugar
And salt for salt
If you go down in the flood
It's gonna be your own fault
Oh mama, ain't you gonna miss your best friend now ?
You're gonna have to find yourself
Another best friend, somehow.

Well, that high tide's risin'
Mama, don't you let me down
Pack up your suitcase
Mama, don't you make a sound
Now, it's king for king
Queen for queen
It's gonna be the meanest flood
That anybody's seen
Oh mama, ain't you gonna miss your best friend now ?
You're gonna have to find yourself
Another best friend, somehow.

12.6. Serge REGGIANI (1922-2004) : Le Zouave du Pont de l'Alma

<http://www.youtube.com/watch?v=AqYWeCJIG34>

Je m'appelle Octave
Et je fais le zouave
Sur le pont de l'Alma
Où quelquefois
Comme autrefois
J'en bave
Mais plus qu'en Afrique
Aux temps héroïques
Quand sous la chéchia
Garance. J'a-
Vais mission historique
D'éduquer les peuples
Sauvages et aveugles
De guider sur des

Torrents d'idées
Le grand troupeau qui beugle
Que j'ai de la peine
Toute la semaine
Moi qui aimais tant
Voir couler l'sang
De voir couler la Seine!

On nous redoutait comme le feu, comme la peste
De Sébastopol à Magenta à Palestro
Comme Mac-Mahon je suis parti:
"J'y suis, j'y reste!"
Pour en arriver final'ment à:
"Que d'eau, que d'eau!"

Au printemps le fleuve
Me met à l'épreuve
Comme si les frimas
N'suffisaient pas
Il faut encore qu'il pleuve
Et il monte monte
Ce lent mastodonte
J'affrontais le front
C'est un affront
A présent que j'affronte
Car j'ai de la flotte
Jusqu'à la culotte
Jusqu'au gros colon
Jusqu'aux galons
Parfois jusqu'à la glotte
Moi qu'on put connaître
Zouave et fier de l'être
Il y a des moments
Maintenant où j'en
Ai par-dessus la tête

On nous redoutais comme le feu, comme la peste
De Sébastopol à Magenta à Palestro
Comme Mac-Mahon je suis parti:
"J'y suis, j'y reste!"
Pour en arriver final'ment à:
"Que d'eau, que d'eau!"

Je m'appelle Octave
Et je fais le zouave
Sur ce pont damné
Où chaque année
Je sens qu'mon cas s'aggrave
Dans mes jambes ça bouge
J'ai des fourmis rouges
Un jour j'vais m'tirer
Faire une virée

Je vais prendre un bateau mouche
Direction le septième
Régiment que j'aime
Encore des beaux jours
Pour les Tambours
Et pour les chrysanthèmes
Paraît qu'y a une chouette
Guéguerre qui vous guette
Ça sent le crime
Et les vieux d'Crimée
Ne seraient pas de la fête